

nous céions involontairement à une coutume stupide et envoyons notre carte au contempteur des conventions sociales.

Le duel est invétéré dans le sang français ; il y demeurera longtemps encore, quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse ! C'est qu'il a pour lui la faveur publique, qu'on crache le mépris à la face de ceux qui refusent de s'entr'égorguer, et que nos dames les plus délicates, les plus sensibles, les plus vaporeuses, celles que la vue d'une égratignure fait évanouir, sont les premières à orner d'une couronne la tête des bretteurs.

Non seulement les lois ne se prononcent pas ouvertement contre le duel, mais elles en font, encore aujourd'hui, une nécessité, une obligation pour la plus grande partie de notre jeunesse. En effet, à l'armée un militaire molesté par un de ses égaux est obligé de l'appeler sur le terrain, dans la crainte d'être sévèrement puni et cassé, s'il occupe un grade dans son régiment. Quel funeste exemple pour tout un peuple ! que d'éléments destructeurs cette fausse interprétation de l'honneur répand dans son sein ! Quand on songe que chaque année, en temps de paix, soixante mille jeunes gens sont contraints d'apprendre à la caserne la théorie pratique du duel, et que chaque année le même nombre rapportent dans leurs familles cette théorie consacrée par l'expérience et l'habitude, il n'est pas difficile de comprendre que, généralement, nous sacrifions à une odieuse doctrine.

"Le duel est la fureur et le triomphe de la mode," écrivait La Bruyère, il y a deux siècles ; ces paroles ne sont-elles pas applicables à notre époque et n'est-ce pas, à présent, le comble de la mode, le raffinement des belles manières que de croiser le fer ou d'échanger une balle avec un de nos semblables ?

Du reste, qu'on ne crie pas si haut contre le duel. S'il est permis à des rois de vider leurs différends, les armes à la main, au prix de tant de braves citoyens arrachés à leurs travaux, à leur foyer domestique, à leurs plus tendres attachements ; si les victoires des monarques, arrosées par le sang, élevées sur les ruines et les cadavres, sont encensées par les applaudissements des hommes, pourquoi de simples particuliers ne pourraient-ils pas terminer leurs querelles privées à l'aide des mêmes moyens ?

La logique est inflexible dans ses raisonnements.

Pour que le duel disparaisse, il faut que la guerre disparaisse. Enfants humains ils doivent vivre et mourir ensemble.

Maintenant, suivons Louis Duchesnes au café de la Comédie où il s'est rendu après son altercation avec le comte Henry de Moissac.

— Donnez-moi une plume et du papier, dit-il au garçon qui était accouru pour recevoir ses ordres.

— Est-ce tout, monsieur ? demanda celui-ci en faisant rouler sa casquette entre ses doigts.

— Tout, répondit l'officier.

— Ah !

Cette exclamation renfermait un si vif désappointement que Louis leva la tête vers le domestique.

— Monsieur ne prendrait-il pas un verre de rhum ? dit cet homme ; nous en avons d'excellent : du Jamaïque pur.

— Non, répliqua le sous-lieutenant ; apportez-moi une tasse de café.

Dès qu'il fut servi, il écrivit :

Mon cher Georges,

"Tu me pardonneras de t'avoir caché un secret : je vais me battre avec le comte de M..... Une affaire *personnelle*, — *personnelle*, je te le jure, — devait nous faire ren-